

# VIVRE ENSEMBLE

Ordre et désordre en Languedoc  
(XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)

présenté par N. et Y. Castan



**a** COLLECTION  
ARCHIVES

Extrait de la publication



G<sup>10</sup> HA-





Nicole et Yves Castan  
enseignent à l'Université de Toulouse-Le-Mirail.  
Tous deux ont consacré l'essentiel de leurs recherches  
aux archives judiciaires de l'Ancien Régime.  
Yves Castan a notamment publié *Honnêteté  
et relations sociales en Languedoc au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Plon, 1974)  
et *Magie et sorcellerie à l'époque moderne* (Albin-Michel, 1979).  
Nicole Castan a publié sa thèse en deux livres,  
*Justice et répression au Languedoc à l'époque des lumières*  
(Flammarion, 1980) et  
*Les Criminels de Languedoc, les exigences d'ordre et les voies  
du ressentiment dans une société pré-révolutionnaire (1750-1790)*  
(Association des publications de l'Université de Toulouse II, 1981)

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays*  
© Éditions Gallimard/Julliard, 1981.



## Présentation

*« Les gens ne se font pas autant de misères, on dirait qu'ils ont appris à se supporter » : c'est une réflexion souvent entendue de la bouche de vieux villageois, d'habitants de quartiers populaires qui se souviennent du temps de leur jeunesse, quand la vie des autres, leur vie réfractée, était à peu près le seul spectacle significatif, le seul qui éveillât intérêt, comparaisons, envie, désir d'imitation ou de rétorsion, flambées d'ironie ou de dépit. Mais les mêmes voix ajoutent aussitôt qu'à vrai dire les gens n'ont plus à se supporter, qu'ils ne se rencontrent guère, que la rumeur des média a remplacé celle de la rue et de la place, qu'ils n'attendent plus les uns des autres ni leur distraction ni leur appréciation. Ce sont des vies parallèles, proches encore et familières par commodité, mais sans dépendances ni références obligées. Les intérieurs sont confortables, disposés au loisir. On ne les quitte guère qu'en voiture et pour le travail, on y retourne volontiers, les enfants même supportent mal de n'y avoir point leur territoire d'expérience et de jeu.*

*Le « vivre ensemble » avait naguère une autre intensité. Les occupations les plus domestiques entretenaient un courant d'observations, de commentaires, d'échanges qui animaient parades et bavardages. Les jeux et cérémonies rassemblaient enfants ou adultes. Le travail pouvait être l'objet de concurrences aiguës, d'attentions minutieuses même si elles étaient pratiquement désintéressées, d'entraides coutumières ou de services salariés ou compensés. Encore ne recourait-on aux*

*aides extérieures que si la famille rassemblée ne suffisait pas à la besogne, et le for interne familial se mesurait d'abord aux tâches affrontées. Pourtant le monde était déjà ouvert et chacun savait bien que les déterminations les plus graves passaient par cette ouverture : la guerre en cas de malheur venait recruter les hommes, la clinique accueillait les grands malades, l'avenir des jeunes dépendait des études ou des déplacements souvent lointains, la gazette du chef-lieu dictait les cours du marché, les lignes de car et la poste reliaient étroitement pour la fourniture et la correspondance le moindre village aux villes dont l'école avait appris le nom. Aussi ne voulait-on pas perdre le fil. La radio, les journaux avaient leurs fidèles ou leurs amateurs, mais la plupart n'en attendaient que des inquiétudes et des étonnements, car tout ce qui concernait leur vie ordinaire était connu d'eux directement ou par renseignement familial.*

*C'est à travers ce passé à peine antérieur que, comme Philippe Ariès conviait à le faire dans Le Temps de l'Histoire (1943), il nous est le plus aisé de remonter un ou deux siècles pour aborder des gens dont le terroir n'était certes pas muré, dont la vie se liait aussi à celle des autres « règnicoles », mais dont souvent les seules ressources imaginables étaient sous leurs regards, dont l'aventure extérieure ne pouvait naître que d'une rupture, d'indigence ou d'éclat individuel, qui leur ferait désertier leur patrie. Car au XVIII<sup>e</sup> siècle et dans ces régions de mouvance toulousaine, le patriotisme reste l'attachement au lieu où l'on a été nourri, où l'on vit parmi les siens dans une communauté assez sourcilleuse pour traiter en étrangers tous ceux dont elle ignore la naissance. Les dépendances économiques et sociales étaient assurément plus fortes dans ce monde peuplé de brassiers, de métayers et d'« estajans » (locataires) que dans les villages de boutiquiers et de petits propriétaires que nous avons connus.*

*Ce que nous avons su d'eux vient surtout de la lecture d'innombrables procès nés des contentieux les plus variés, et cependant ce n'est pas un art de la discorde que nous y avons trouvé. Mais plutôt le miracle d'équilibre, de convivence et de compromis constants : quelle que soit l'importance du contentieux ou l'aigreur du ressentiment, l'obligation de vivre ensemble, de rester compatible dans le même petit monde resserré, domine le conflit. Et lorsqu'il faut le laisser éclater, un contrôle plus ample en limite l'acuité et indique le retour vers les convenances quotidiennes. Cela apparaît bien dans une petite scène pastorale à travers laquelle le poète rouergat Claude Peyrot a laissé souffler sur ses bergères le vent d'angoisse des peurs révolutionnaires :*

« Dis-moi, fillette, que fais-tu donc là ?

— Je fais paître mes bêtes, monsieur, comme vous voyez.

— Et ne serais-tu pas bonne patriote ?

— Oh que si ! bien bonne pour sûr.

— Et tu n'as pas peur, toute seule ici ?

— De quoi aurais-je peur ? Suis-je point [dé]mocrate ?

— Bravo ! bravo ! Car si tu étais [ar]jistocrate

Palsambleu ! de cette cognée

Je te ferais sauter la tête... »

Du coup la peur m'a tellement saisie

Que, sans répondre un mot, j'ai vite pris la fuite

En regardant toujours s'il ne me courait pas après.

Heureusement il ne m'a pas suivie.

Si tu l'avais vu, cet horrible,

Il y avait de quoi s'évanouir :

Une vraie face de Judas !

*La bonne amie qui la voit encore tout émue lui dit qu'elle a bien fait de ne rien répliquer car, pour avoir dit son sentiment*

## 11 Présentation

sur ces sortes d'affaires plus d'une a reçu sa frottée. *Pour les deux bergères c'est une amère réflexion : on avait pourtant bien dit quand on avait dansé autour du mai de Liberté, en ce jour plus gai qu'un Carnaval, que désormais chacun pourrait parler à sa guise ; et la plus jeune s'écrie : Loué soit Dieu ! j'ai retrouvé ma langue. Avec elle, je vais mener un bon tapage ! Mais l'autre aussitôt la ramène à la sagesse :*

Ça peut causer malheur de s'échauffer ainsi,  
Parlons de choses de la maison,  
Parlons de parcs et de barrières,  
De vaches et de bœufs, de moutons, de brebis,  
A la bonne heure, il n'y aura pas de mal !  
Mais jamais ne parlons, ou parlons comme il faut  
De tout ce qui se fait dans la Grande Assemblée...

*Le libéralisme déçu de Peyrot est sans doute plus authentique que celui des bergères dans cette soirée d'alarme (1794) dont il a pourtant saisi les mouvements naturels : la colère et la peur devant ce sauvage qui ose surprendre et menacer une fille par des propos insolents. Puis le dépit de ne pas avoir osé lui river son clou et de s'être effrayée jusqu'à la fuite à cœur battant. Le ressentiment est vif chez cette jeune fille de maîtres qui a été outragée dans le privilège de sa condition délicate, la souveraineté de sa garde de troupeau et la privauté de sa discrétion. Elle obéit pourtant aux prudences fondamentales qui dictent la modestie de ses réponses, même lorsqu'elle donne étourdimement du Monsieur au sans-culotte farouche. Et, si les sentiments civiques n'ont pour elle d'autres références que les festivités communales de bienvenue, elle sait les affirmer et ne craint pas de renchérir sur leurs manifestations ostensibles dès que l'expérience prouve qu'on n'en fait jamais assez : un beau collier tricolore pour l'agneau favori !*

*La forme dialoguée de la saynète n'a pas seule contraint l'auteur à renoncer à l'aparté intime de ses personnages, il ne cherche pas à lire dans leurs pensées. Il est vraisemblable que dans des temps moins « politiques », moins sujets à l'assentiment obligatoire, la plainte de Martrou, le témoignage de Jeanette auraient apporté au juge les mêmes éléments, dans une diction aussi naïve, si l'agressif personnage avait poussé plus loin ses entreprises. Sur lui-même comme sur les autres le plaignant, comme le témoin, ne présente d'habitude qu'une relation de comportements. Il veut faire voir ce qui s'est passé ainsi qu'il s'en est rendu compte. Le refus d'introspection est identique dans les scènes judiciaires et dans celles que relatent, comme le conteur Fabre ou le poète Peyrot, les observateurs habiles de l'expression rustique. Les avocats rédacteurs de mémoires, malgré leur goût très vif pour la prosopopée et le grand récitatif, ne s'y trompent pas davantage et, contenus plus souvent par les termes des auditions, ils restent fidèles à ce langage positif, plus sûrement modelé par l'habitude paysanne que par les impératifs judiciaires.*

*Le quant-à-soi reste intact, il n'est exprimé qu'allusivement. La bergerette sait ce qu'elle doit à César et à la sécurité des siens. Ce qu'elle donne à voir, c'est un gentil héritage de spontanéité ironique et matoise, de prudence mortifiée, de conformité enjouée à ce qu'exigent les temps et l'ambiance. Le sacrifice n'est pas grand, c'est celui qu'appellent tous les jours les heurts et les conciliations avec les voisins, les petits différends à peine marqués et aussitôt amortis, les parades d'humeur et les retraites bien défilées. Savoir usurper avec entrain et s'excuser avec finesse, c'est tout un apprentissage bourgeois dont la paysannerie méridionale est par avance bien pourvue. Mais elle a pour ces petites vilenies de très fortes raisons. Pour elle il n'y a pas d'« ailleurs », le mot existe à peine dans sa langue ; les biens s'échangent et se substituent, ils se maintiennent par*

*application incessante, ils ne se créent ni ne se recréent qu'avec peine. Puisqu'il faut vivre où l'on naît, avec ce que l'on reçoit, mieux vaut garder sa vérité et consentir, dans la liberté mesurée du jeu, les nécessaires diversions aux jalouses vigilances de voisins bien avertis.*

**Jeux et enjeux**



*La vacance ne fait rien à l'affaire, même si, chichement mesurée aux laborieux, elle signifie la vie noble pour une minorité privilégiée. A première vue, rien ne paraît plus monotone que le fil des jours dans cette société ancienne peu ouverte sur le vaste monde ; aussi lente à renouveler ses richesses que ses distractions. Mais les Languedociens ont appris à tout tirer d'eux-mêmes et l'enjeu l'emporte souvent sur le jeu. Ils savent prendre un plaisir extrême à une sociabilité bruyante et ombreuse, à faire de leurs fêtes rituelles des champs de bataille, à braver les défenses et les interdits, à clamer leurs ressentiments, à se jeter dans des querelles de clans et de factions : de vrais « animaux politiques », en somme, avec toute la passion pour autrui et la chose commune que cela comporte.*

**Des vies  
sans surprise**

*Le curé d'Auriac en Lauraguais s'en plaint amèrement : n'est-il pas obligé de vivre au milieu d'un village adossé à un rocher et composé en tout et pour tout de dix familles toutes unies entre elles et en outre il lui faut essayer le désagrément de leur génie ? A quelques temps de là, un jeune bourgeois, revenu du service, se posera la question : n'est-ce pas bien employer sa jeunesse que de traquer le lièvre, de battre les*

cartes, de regarder la pluie tomber dans une ruelle sale où passent trois dévotes en une soirée ?

*Ne pas en conclure que la vie est beaucoup plus étourdissante dans les villes ; mises à part les plus grandes, Nîmes ou Toulouse qui culminent avec 50 000 habitants, les autres sont des bourgs de 20 000 habitants tout au plus ; on n'y jouit d'aucun amusement, gémissent les écoliers de Rodez. A dire vrai, le sort est surtout cruel pour ceux qui en sont sortis ; ils y reviennent après avoir connu autre chose : des fils de famille éloignés le temps de leur éducation, de jeunes nobles partis au service du roi, les négociants assidus aux foires, les gens de métier suivant les chantiers de la province et les travaux d'urbanisme si florissants au XVIII<sup>e</sup> siècle, des saisonniers ou des errants et, à tous les niveaux, des esprits aventureux, avides de connaître le monde. Le marquis de Thézan, revenu au pays (près de Béziers), après treize années passées dans la gendarmerie du roi, s'y sent étranger et, amer, il se dit heureux d'avoir perdu l'usage du patois pour ne plus comprendre les insolences vomies par ses vassaux. Isolés et désœuvrés, ces revenants repoussent, et dans les campagnes singulièrement, une société étriquée, habituée à se passionner des faits et gestes quotidiens.*

*Oui, mais que faire ? L'écuyer François de Flandris de la Chesnaye a résolu la question en optant résolument pour une vie de polissonneries : né à Versailles d'un gentilhomme servant le roi, passé par l'École d'artillerie, il a servi dans la légion de Saint-Dominique et a vécu quatorze ans à Paris ; à trente-trois ans, malade, il vient s'installer dans un bourg gascon, parce que les eaux de Bagnères et l'air de Mauvezin lui sont favorables ; dans ses bagages, une femme ramenée de Paris et un valet de dix-neuf ans, surnommé Rave, qu'il tient terrorisé sous la menace d'une plainte pour vol domestique : il lui avait fait signer des aveux en mettant au bas trois croix*

*comme un illettré et il le trouverait partout où il irait. Tous deux parcourent la ville la nuit, déguisés et armés d'épées enveloppées dans un manchon. Cachés sous la halle, ils guettent et insultent les rares passants, une fille de service qui rentre chez elle à onze heures, putain, carogne, un perruquier après le billard, la mère d'un cordonnier qui revient, un bout de cierge à la main, de veiller un enfant malade. C'est maigre, mais en vrais gaillards qui cherchent à étriller, ils barricadent de grosses pièces de bois les portes des bourgeois. Un soir, désœuvrés, ils vont harceler un tailleur qui doit finir un casaquin promis pour le lendemain : « Ami Dorbe, ouvre-moi — Qui êtes-vous ? — Amis et bons amis. — Comment vous appelez-vous ? — La Tuile. — Je n'ai point d'amis de ce nom, je n'ouvrirai point que je ne vous connaisse » (tout ceci dit en patois) ; puis la voix ajouta en français : « Tu es bien peureux, tu n'oses pas sortir. — Oui véritablement tu as raison. — Je me connais assez grand pour te donner une tortillée en plein midi, tu me le paieras dans ta boutique. » La nuit se termine chez le boulanger : on parle, un tonnelier et un cordonnier arrivent, on vomit des injures contre les gens du lieu pendant que l'homme pétrit. A quatre heures, La Chesnaye va lui-même chercher du fricot et revient avec des saucisses et des côtelettes ; Rave apporte du vin blanc, le boulanger donne un gâteau ; ils se séparent à sept heures du matin<sup>1</sup>.*

*La morosité de ces vies explique l'exode aristocratique vers des villes plus prometteuses de mondanités et la passion des populations sevrées de spectacles pour les funambules, montreurs d'animaux savants, baladins et charlatans de toutes sortes.*

## **Les délices du panoptique**

*Mais le vrai jeu est ailleurs et autrement passionnant : on regarde et on se regarde ; le panoptique universel en quelque sorte ; la quête inlassable des faits, des gestes, des bruits, avouée sans vergogne du reste. Elle nourrit une formidable mémoire collective toujours en alerte.*

*La discrétion n'est pas de mise pour l'épouse d'un chirurgien de Villefranche-de-Rouergue : Une nuit durant, elle a guetté près d'un soupirail les allées et venues du voisin et bien qu'ayant reçu des pierres, mais pleine de curiosité, elle regarda plus que jamais. Bref, une exploration forcenée pour avoir mieux prise sur autrui. Cinq ans plus tard, en 1775, on rappellera opportunément à un artisan de Rabastens qu'on l'a vu passer sur le chemin la nuit où trois taureaux furent massacrés dans le pré à côté ; il avait le bord du chapeau relevé et portait un faix sur son dos, avec des traces de farine sur le col de son habit ; derrière lui, marchait un étranger dont la culotte descendait sur les chevilles à la manière des matelots et portant un sac à la manière de ceux qui vont faucher dans le bas pays<sup>2</sup>.*

*Dans la suite des jours, à dire vrai, le jeu social languedocien révèle surtout une agressivité effarante. Encore si elle était le fait exclusif de la lie du peuple, passe encore ! Mais on la retrouve, aussi triviale, dans des milieux que l'on pourrait supposer éduqués.*

*A Toulouse, sur la place Royale, chaque matin, M. Dufau, prébendier de caractère mélancolique, à qui son médecin avait ordonné de se distraire, promène un très beau chien lévrier dont il avait fait ses délices (on lui en avait offert quinze louis d'or) : quatre ans, dit son maître, de poil fort, doux comme un agneau, n'étant point capable de faire du mal à personne, il avait été très bien élevé ; il prenait les lièvres à la course et les*

ramenait vivants à son maître. Or ce 20 janvier 1779, à onze heures du matin, celui-ci rencontre un militaire vêtu de bleu, parements rouges, cinquante ans, décoré d'une certaine croix, conduisant deux chiens, un blanc et un roux : le comte d'Albe servant en Vivarais, venu soutenir un procès. Les chiens se hérissent ; le prébendier veut les séparer ; l'officier se met à l'injurier, tous deux s'échauffent : Laquais, brutal ; puis le comte prend son épée avec colère et perce l'épaule du chien qui expire. Il protestera que ce lévrier était énorme, de l'espèce de ceux utilisés pour la chasse aux loups, le double plus gros que les siens... Mais la foule s'assemble, le quartier est en émoi, la nouvelle se répand et le soir même un négociant ami faisait une visite de condoléance au prébendier pour participer à sa peine, le sachant très attaché à son chien qui chassait supérieurement ; mais il ne put se résoudre de voir le mort car il lui était également attaché<sup>3</sup>.

### **L'invidia democratica**

*Tant d'agressivité à fleur de peau mérite explication ; il paraît trop simple de l'attribuer au caractère méridional, réputé véhément, aussi bien qu'à une survivance archaïque de mœurs brutales insuffisamment policées. Or les statistiques comme les faits sont péremptoires : dans le ressort du conseil supérieur de Nîmes (1771-1774), les injures et les coups absorbent 77,5 % du petit criminel urbain et dans les campagnes les affaires de « sang » représentent le quart de la criminalité. Toutefois, au-delà de la manifestation épidermique, s'impose la responsabilité des structures sociales dans une province restée culturellement et juridiquement originale. Comme rarement dans le royaume, il y règne une démocratie villageoise*

## **21 Jeux et enjeux**



Vivre ensemble :

maison, famille, parenté,

classe d'âge, communauté, territoire

tissent les liens de la sociabilité provinciale d'Ancien Régime.

Solidarités et hiérarchies, affrontements aussi

y sont vécus selon des règles d'autant plus contraignantes

qu'elles sont presque toujours tacites :

elles fixent les rôles, le rang, les stratégies.

Ainsi, au-delà du désordre des jours,

un ordre plus profond s'impose à ces hommes

dont la vie tout entière se passe sous le regard d'autrui,

puisqu'il faut vivre là où l'on naît

avec ce que l'on a reçu, avec les autres.



**a** ARCHIVES  
GALLIMARD  
JULLIARD



A 24213

Extrait de la publication